CIHEAM
Options Méditerranéennes

Géorgiques III (extraits)

Virgile

L'élevage en Méditerrannée

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 7

1971
pages 19-24

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

---

http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010370

To cite this article / Pour citer cet article

Virgile **Géorgiques III (extraits).** *L'élevage en Méditerrannée.* Paris : CIHEAM, 1971. p. 19-24 (Options Méditerranéennes; n. 7)

CIHEAM

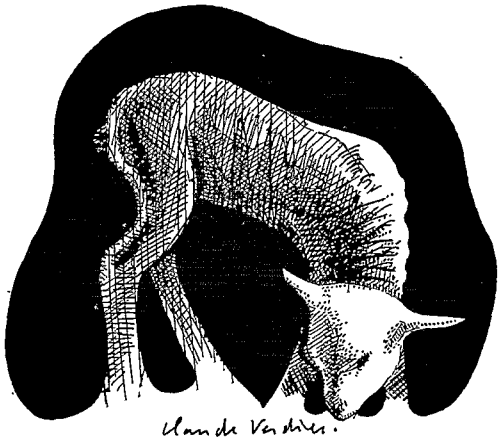
http://www.ciheam.org/
http://om.ciheam.org/

CIHEAM

VIRGILE

GEORGIQVES - III

Traduction de E. Saint-Denis — Éditions « Les belles lettres ». Paris 1968



Te décrirai-je dans mes vers les pâtres de la Libye, leurs pâturages, et leurs douars peuplés d'abris espacés ? Souvent, jour et nuit, et tout un mois sans interruption, le bétail paît et va de désert en désert, sans trouver aucun refuge : tant est vaste l'étendue de la plaine ! Le bouvier africain emmène tout avec soi : maison, dieu lare, armes, chien d'Amyclées et carquois de Crète, de même que le vaillant Romain, revêtu de ses armes nationales, marche sous l'énorme fardeau de son paquetage et, devançant l'attente de l'ennemi, se présente en bon ordre après avoir établi son camp.

Il n'en est pas ainsi dans la région des peuples de Scythie, de l'onde Méotide et de l'Ister, qui roule dans ses eaux troubles des sables jaunâtres ; dans la région où le Rhodope revient sur lui-même après s'être allongé jusqu'au milieu du pôle. Là on tient les troupeaux enfermés dans les étables, et l'on n'aperçoit ni herbes dans la plaine, ni feuilles sur les arbres ; mais la terre s'étend au loin, informe, sous des amas de neige et sous une épaisse couche de glace qui atteint sept coudées. Toujours l'hiver, toujours les Caurus soufflant la froidure ! De plus, le soleil ne dissipe jamais

les ombres blafardes, ni quand ses chevaux l'emportent vers les hauteurs de l'éther, ni quand il précipite et plonge son char dans les flots empourprés de l'Océan. Tout-à-coup sur les eaux courantes des glaçons se forment ; voici que l'onde supporte à sa surface des roues cerclées de fer : elle accueillait des poupes, elle accueille maintenant de larges chariots. Partout les vases de bronze éclatent, les vêtements se raidissent sur le corps, on coupe à la hache le vin naguère liquide, les mares ne sont plus qu'un bloc de glace, et la roupie congelée hérisse les barbes embroussaillées. Cependant il neige sans cesse à travers tout le ciel. Les bêtes périssent ; enveloppés de givre, les grands corps des bœufs sont immobilisés ; et les cerfs, en troupe serrée, sont paralysés sous une masse de neige qui se renouvelle et d'où émerge à peine la pointe de leur ramure. Pour les chasser on ne lâche pas de chiens, on ne tend pas de filets, on ne les effraie pas au moyen d'un épouvantail de plumes écarlates, mais, tandis qu'ils s'efforcent en vain de pousser avec leur poitrail la montagne de neige qui leur fait obstacle, on s'approche, on les égorge avec le fer ; tandis qu'ils brament sourdement, on les abat, et on les emporte avec de grands cris de joie. Quant aux hommes, ils mènent une vie d'insouciante inaction dans des cavernes creusées profondément sous terre, entassant des rouvres et des ormes entiers pour les rouler dans leurs foyers et les livrer aux flammes. Là, cette nuit, ils la passent à jouer et boivent joyeusement une liqueur d'orge fermentée et de sorbes acides, contrefaçon du jus de la vigne. Telle est, sous la constellation de l'Ourse hyperboréenne, la vie d'une race d'hommes sauvages, que bat l'Eurus venu du Riphée, et qui se couvre le corps de fauves pelleteries.

Si tu t'intéresses à la production de la laine, avant tout éloigne-toi des touffes épineuses des bardanes et des tribules ; fuis les gras pâturages et commence par choisir des bêtes blanches aux toisons moelleuses. Quant au bélier, fût-il lui-même d'une blancheur éclatante, s'il a seulement sous son palais humide une langue noire, écarte-le, pour que la toison des agneaux nouveaux-nés ne soit pas tachée de brun, et cherche un autre mâle autour de toi parmi les bêtes qui remplissent la plaine. C'est par le don d'une toison neigeuse (si le fait est digne d'être cru) que Pan, dieu d'Arcadie, te séduisit, à Lune, en t'appelant au fond des bois ; et tu ne dédaignas pas son appel.

Mais si l'on aime le laitage, il faut porter soi-même dans les crèches force cytise et mélilot ainsi que des herbes qu'on a salées. Ainsi les bêtes désirent davantage s'abreuver d'eaux courantes ; elles ont des mamelles plus gonflées, et elles gardent dans leur lait un arrière-goût de sel. Beaucoup interdisent aux chevreaux, dès qu'ils les ont sevrés, l'approche de leurs mères et leur fixent à l'extrémité de la bouche une muselière ferrée. Le lait qu'on a trait au lever du jour ou durant la journée, on le fait cailler pendant la nuit ; celui qu'on a trait quand l'obscurité vient et que le soleil se couche, on l'emporte au point du jour dans des jarres (le berger va les porter à la ville), ou bien on le saupoudre d'un peu de sel et on le met de côté pour l'hiver.

Je vais aussi t'apprendre les causes et les symptômes des maladies. La gale hideuse s'attaque aux brebis, quand une froide averse ou le rude hiver avec ses blancs frimas les ont pénétrées jusqu'au vif de la chair, ou lorsqu'après la tonte la sueur, faute d'être lavée, s'est collée à leur corps, et que les ronces épineuses l'ont écorché. Aussi les éleveurs baignent tout leur troupeau dans des rivières d'eau douce, et le bélier, plongé dans le gouffre, a sa toison toute trempée et s'abandonne au courant qui l'emporte ; ou bien, après la tonte, on leur frotte le corps avec du marc d'huile amer, auquel on mélange écume d'argent, soufre vierge, poix de l'Ida, cire visqueuse, oignon marin, ellébore fétide et bitume noir. Cependant il n'y a pas de traitement plus efficace que de débrider avec le fer les

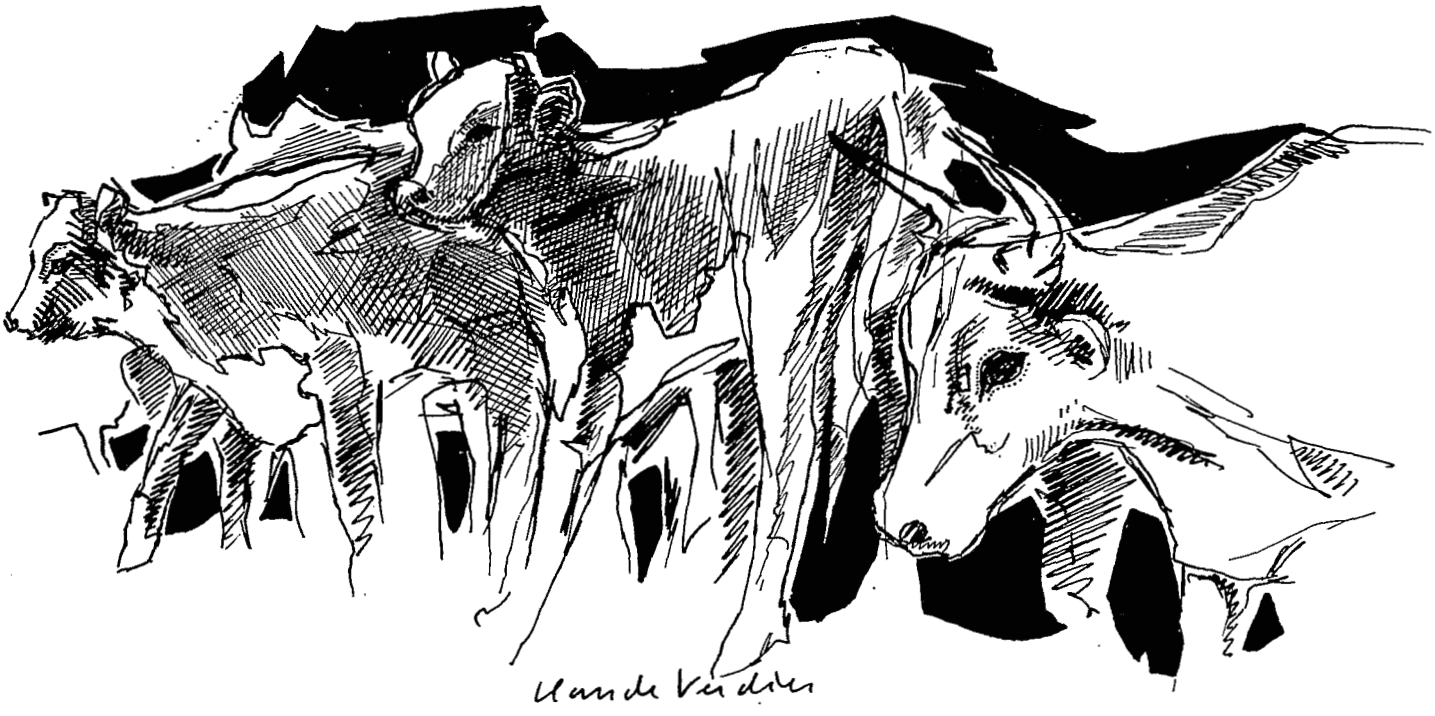
lèvres de l'ulcère : à demeurer latent, le mal se développe et vit, tant que le berger refuse de recourir à la main du médecin pour soigner les plaies, ou que, sans bouger, il demande aux dieux que tout aille mieux. De plus, quand la douleur s'est insinuée jusqu'aux os des animaux bêlants, y fait rage et que la fièvre desséchante dévore leurs membres, il a toujours été bon d'écarter ces accès brûlants en piquant la veine tout bas, à la fourche du pied, pour en faire jaillir le sang. Ainsi, font couramment les Bisaltes et l'infatigable Gélon, lorsque, fuyant sur le Rhodope ou dans les déserts des Gètes, il boit un mélange de lait caillé et de sang de cheval.

Quand tu verras de loin une brebis se retirer trop souvent sous un doux ombrage ou brouter sans entrain la pointe des herbes, et marcher la dernière à la traîne, ou s'affaissser au milieu de la plaine en paissant et attendre, pour revenir seule, la nuit avancée, tout de suite réprime avec le fer le mal initial, avant que l'affreuse contagion se glisse parmi la multitude sans défense. Moins souvent le cyclone, qui pousse la tempête, s'abat sur la mer, que les épidémies sur les bêtes ; et ce n'est pas l'une après l'autre que la maladie prend les bêtes, mais elle attaque soudain tout un parc d'été, l'espoir du troupeau et le troupeau en même temps, et toute la race, des plus vieilles aux plus jeunes.

Pour en juger, on n'a qu'à visiter les Alpes aériennes, les chalets installés sur les hauteurs du Norique et les campagnes d'Iapydie arrosées par le Timave : aujourd'hui encore, après tant d'années, les royaumes des pâtres y sont déserts, et les halliers vides de tous côtés.

Là jadis une corruption de l'air donna naissance à un déplorable état de l'atmosphère, qui s'embrasa de tous les feux de l'automne, livra au trépas toute la race des bêtes domestiques ou sauvages, corrompit les lacs et empoisonna les pâturages. La mort ne venait pas par un seul chemin ; mais quand une fièvre assoiffante, répandue dans toutes les veines, avait réduit les membres à une pitoyable maigreur, on voyait au contraire ruisseler un pus abondant qui dissolvait tous les os, peu à peu minés par le mal.

Souvent, au milieu d'un sacrifice aux dieux, la victime, qui se tenait debout près de l'autel, au moment où le bandeau de laine était attaché autour de sa tête par le ruban d'un blanc neigeux, s'abattit moribonde au milieu des sacrificateurs devancés. Ou bien celle que le fer du prêtre avait déjà immolée livre des entrailles qui, placées sur l'autel, refusent de brûler, et le devin consulté ne peut rendre de réponse ; c'est à peine si les couteaux enfoncés dans sa gorge se teignent de sang et si la surface du sable se noircit d'un peu de sanie. Dans les herbages gras les veaux meurent en masse et rendent leurs douces âmes devant les crèches pleines. Ailleurs les chiens caressants sont atteints de la rage, une toux haletante secoue les porcs malades et les suffoque en tuméfiant leur gorge. Indifférent à ce qui le passionnait et oubliant l'herbage, s'affaisse le coursier victorieux : il se détourne des sources et frappe la terre du sabot, à coups redoublés ; ses oreilles pendent ; une sueur équivoque les mouille, mais, quand la mort est proche, elle devient froide ; sa peau est sèche et, durcie, elle est rêche au tou-



cher, quand on la palpe. Tels sont, dès les premiers jours, les signes précurseurs d'une issue fatale. Mais quand le mal en progressant a commencé à empirer, alors vraiment les yeux sont enflammés, la respiration tirée du fond de la poitrine, parfois alourdie d'un gémissement, et le bas des flancs se tend dans un long hoquet, un sang noirâtre coule des naseaux, et la langue rugueuse presse sur la gorge qu'elle obstrue. On soulagea les mourants en leur ingurgitant avec un entonnoir de corne le jus du pressoir (c'était, croyait-on, le seul moyen de les sauver) ; mais bientôt ce remède même faisait leur perte : ranimés, ils brûlaient d'ardeurs forcenées et à l'approche des affres de la mort (dieux, traitez mieux vos fidèles et réservez cet égarement à leurs ennemis !), ils déchiraient eux-mêmes à belles dents leurs membres et les mettaient en lambeaux.

Mais voici que, fumant sous la pesante charrue, le taureau s'effondre et vomit un sang mêlé d'écume, et pousse les gémissements de l'agonie. Triste, le laboureur s'en va dételer le jeune taureau affligé de la mort de son frère, et laisse sa charrue enfoncée au milieu du sillon. Ni les ombrages des hautes futaies ni les tendres prairies ne peuvent toucher le cœur des bœufs, ni la rivière qui, plus pure que l'électrum, roule parmi les pierres, en gagnant la plaine ; mais jusqu'en bas leurs flancs se détendent, leurs yeux inertes sont frappés de stupeur, et leur nuque flasque, entraînée par son poids, s'incline vers la terre. Que leur sert d'avoir peiné et rendu des services ? Que leur sert d'avoir retourné avec le soc la terre pesante ? Pourtant ce n'est pas le Massique, présent de Bacchus, ni l'abondance des mets qui a causé leur perte : ils ont pour seule nourriture des feuilles et des herbes ; pour boisson, des sour-

ces limpides ou des eaux courantes, et le souci n'interrompt pas chez eux le sommeil salutaire.

Ce fut alors, dit-on, que dans ces contrées on chercha en vain des génisses pour le culte de Junon, et que des buffles disparates conduisirent à ses hauts sanctuaires les chars porteurs d'offrandes. Voilà pourquoi les gens fendent péniblement la terre à la houe, enfouissent les semences avec leurs ongles, et sur le sommet des montagnes traînent, le cou tendu, les chariots grinçants.

Le loup ne cherche plus où s'embusquer autour des bergeries et ne rôde plus la nuit près des troupeaux ; un souci plus pressant le mate ; les daims craintifs et les cerfs fuyards errent maintenant, mêlés aux chiens, autour des habitations.

Et puis les enfants de la mer immense et toute la race des êtres qui nagent sont rejetés par le flot sur le bord du rivage, comme des corps naufragés ; les phoques fuient dépaysés dans les fleuves. Meurt aussi la vipère, que défendent en vain ses retraites sinueuses ; meurent les hydres, dont l'épouvante fait se dresser les écailles. Aux oiseaux eux-mêmes l'air est nuisible ; ils tombent, laissant leur vie sous les hauteurs de la nue.

En outre changer de pâturages, à quoi bon ? chercher des remèdes ? ils sont nuisibles ; les maîtres de l'art y ont renoncé, Chiron fils de Philyra et Mélampe fils d'Amythaon. Echappée des ténèbres du Styx, la pâle Tisiphone vient à la lumière, se déchaîne ; elle pousse devant elle les Maladies et la Peur, levant de jour en jour plus haut sa tête raide. Les bêlements des moutons et les mugissements répétés font retentir les fleuves, leurs rives desséchées et le penchant des collines. Déjà la Furie abat les animaux par bandes et amoncelle jusque dans les étables les cadavres décomposés par une hideuse pourriture, jusqu'au moment où l'on apprend à les couvrir de terre et à les enfouir dans des fosses. Car leurs peaux n'étaient d'aucun usage et leurs chairs ne peuvent être ni purifiées par l'eau, ni vaincues par la flamme ; on ne peut même pas tondre leurs toisons rongées par la maladie et par la saleté ni en faire un tissu sans qu'au toucher elles tombent en poussière ; bien plus, essayait-on de porter ces vêtements maudits, des pustules brûlantes et une sueur immonde apparaissaient alors sur les membres infects et, sans qu'on attendît longtemps, le « feu sacré » dévorait tout le corps gangrené.